

dit le plus pauvre, il a fait que  
 son ami en me, a aussi fait que  
 a cette occasion. Ou est, se enre,  
 eniret? Le a'ur par, eniret, que j'  
 en sue inaree a son <sup>par</sup> ~~patent de~~ <sup>par</sup> ~~fondateur~~  
 Dans une affaire, le dit le juy, bon  
 eniret de ce pauvre Gallie. Mais, si le  
 a'ur par, qu'il y avait a l'aveu non  
 le non eniret! Non Hoge faisant  
 eniret Gallie qui le faisait eniret  
 en que lui, que se bien Hoge a'en  
 en jalous, que sans en proie, en l'aveu  
 en que il par a l'aveu le dit eniret  
 Gallie! Enfin, eniret, que de son  
 en dit eniret is bon plaisir. J'aveu  
 adonne par a fait. J'aveu eniret plus  
 eniret a son bienveillance plus eniret.  
 eniret plus Gallie. Non eniret eniret  
 eniret, mais que eniret le non qui a j'aveu  
 que dit eniret a'ur eniret sur eniret eniret?  
 d'aveu l'homme d'aveu eniret eniret  
 eniret eniret. J'aveu eniret eniret a l'aveu  
 eniret eniret eniret  
 pour Hoge

1829

UN JEUNE POÈTE GENEVOIS DANS  
« LA MÉNAGERIE LITTÉRAIRE DE PARIS »

JACQUES-IMBERT GALLOIX  
ET LES ROMANTIQUES FRANÇAIS

Les combats de Voltaire contre les « Messieurs de Genève », goûtant peu les ouvrages littéraires, sinon pour les censurer, sont restés célèbres à juste titre. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la situation n'a guère changé : la critique sévère n'est plus énoncée par l'Église, mais par l'Académie et les bourgeois qui traitent de « folâtres » les représentants les plus éminents du Romantisme naissant (Hugo, Lamartine, Byron) et leurs jeunes disciples locaux. Ceux-ci s'avèrent pourtant plus pondérés et plus sages que les chantres chevelus du chahut de la bataille d'Hernani, par laquelle la nouvelle esthétique s'imposera en 1830. Le Romantisme, affirme le *Journal de Genève* du 16 mars 1826, « n'est point un genre particulier, mais un affranchissement des règles prescrites par le goût et la raison ».

Ironie de l'histoire, un jeune homme de dix-neuf ans, qui publiera la même année ses *Méditations lyriques*, marquées dès leur titre par l'influence (éminemment romantique) de Lamartine, a fait insérer, précisément dans le même numéro, l'annonce

## UN JEUNE POÈTE GENEVOIS

suivante : « M. Galloix, jeune littérateur connu par des poésies nationales, se dispose à donner un *Cours de poésie française depuis 1789 jusqu'à nos jours*; ce sujet neuf et intéressant sera traité en quinze leçons; le prix est de 15 fr. pour les messieurs, et de 10 pour les dames et MM. les étudiants. » Les « poésies nationales » mentionnées par l'auteur avaient en fait été commentées en ces termes par le critique du *Journal de Genève* Jean Humbert (12 janvier 1826) : « Ce style ambitieux et affecté, ce néologisme obscur, est trop voisin du ridicule pour que M. Galloix, qui paraît doué d'un talent véritable, ne renonce pas à ce genre puéril, à cette imitation dangereuse des romantiques outrés, pour suivre uniquement ces écrivains du grand siècle, sur la trace desquels on ne s'égare jamais. » Le courageux conférencier ne connut pas plus de succès, et le public de curieux déserta son cours au-delà des deux premières leçons, qui étaient gratuites.

La publication des *Méditations lyriques* atteste de la persistance de Galloix dans sa tentative d'implanter en son pays cette poésie romantique dont les premières œuvres ont éveillé ses ambitions d'auteur. Profondément affecté par l'échec de ce recueil, qui eut seulement quelques lecteurs, et désespérant d'être jamais apprécié dans sa ville natale, le jeune poète, muni d'une petite somme réunie à grand-peine, et avec pour toute recommandation deux modestes recueils de vers, prend alors la résolution de partir tenter sa chance à Paris, point central de la gloire poétique.

En ces années de déplacement accru de l'élite des provinces vers la capitale française, qui nour-

rira une bonne partie de l'œuvre de Balzac, le cas, exemplaire, de ce jeune poète de dix-neuf ans quittant sa ville d'origine (comme l'avait fait exactement un siècle auparavant son grand compatriote Jean-Jacques Rousseau), permet de suivre, de l'intérieur, l'accueil réservé aux provinciaux jetés sur le pavé parisien par l'ambition littéraire, et le regard qu'eux-mêmes portent sur ce que Galloix finira par nommer «la ménagerie littéraire de Paris<sup>1</sup>».

Le jeune poète rend en effet compte ainsi avec verve de ses premiers contacts avec ceux qu'il nomme les «littérateurs»: «Quelle drôle d'espèce! Il faudrait, pour la décrire, un autre Rabelais prêtant ses pinceaux à un autre Buffon», et il en profite pour croquer lestement les profils des hommes qui occupent alors l'opinion publique: «[...] j'ai été présenté à B[enjamin] Constant, noble vieillard un peu usé, prenant du tabac dans une caisse ronde, habitant un galetas d'érudit du moyen âge, avec une bibliothèque de livres antiques. Il a été bien aimable avec moi, je dois le revoir<sup>2</sup>...»

Mais celui qui décrit ainsi le milieu littéraire des initiateurs du Romantisme est lui-même perçu par ses hôtes: «À son arrivée à Paris, il se présenta de lui-même, avec quelque assurance, dans trois ou quatre maisons», écrit Victor Hugo, qui rapporte ensuite, sous le sceau de l'anonymat, le témoignage d'Alexandre Soumet, membre du groupe d'écrivains et d'artistes qui se fait appeler le «Cénacle», où se rassemblent les partisans de l'esthétique romantique: «C'était en octobre 1827, un matin qu'il faisait déjà froid, je déjeunais; la porte s'ouvre, un jeune homme entre. Un grand jeune homme un peu courbé, l'œil

## UN JEUNE POÈTE GENEVOIS

brillant, des cheveux noirs, les pommettes rouges, une redingote blanche assez neuve, un vieux chapeau. Je me lève et je le fais asseoir. Il balbutie une phrase embarrassée d'où je ne vis saillir distinctement que trois mots : Ymbert Galloix, Genève, Paris. Je compris que c'était son nom, le lieu où il avait été enfant, et le lieu où il voulait être homme. Il me parla poésie. [...] Il cachait toujours ses pieds sous sa chaise. Au bout de trois heures, je m'aperçus qu'il avait des souliers percés et qui prenaient l'eau. Je n'osai lui en rien dire. Il s'en alla sans m'avoir parlé d'autre chose que des poètes anglais<sup>3</sup>... »

L'entrecroisement des regards peut être partiellement reconstitué, notamment au travers des échanges épistolaires des différents protagonistes. La rencontre avec Soumet fait ainsi l'objet d'une savoureuse description dans une lettre adressée par Galloix à son ami le poète genevois Petit-Senn : « À propos de Soumet, j'ai passé trois heures avec lui dans un sot tête-à-tête. Tant que vous n'aurez pas vu Soumet, vous n'aurez rien vu ; je suis d'avis qu'il mérite un voyage plus que les Alpes. Figurez-vous un mélange d'illuminisme, de mysticisme, de sentimentalité, d'affectation, d'exaltation, de divagation, de prétention à la profondeur, à la science, aux connaissances médicales, tour à tour Swedenborg, Diafoirus, poète au sucre, et par-dessus tout cela Soumet, Soumet, Soumet : voilà Soumet<sup>4</sup> ! »

Des amitiés se nouent cependant avec la jeune génération, non sans équivoques parfois, dues à des différences radicales de tempéraments. C'est le cas dans la relation avec Dumas, de cinq ans l'aîné de Galloix, qui n'est pas encore, à l'époque, le prolifique

romancier que retiendra la postérité. Une lettre à Petit-Senn du 16 décembre 1827 en rend compte en ces termes: «Je suis intimement lié avec A. Dumas, le fils du général, jeune poète dont on va recevoir une tragédie romantique aux Français, et qui est déjà fort connu par sa célèbre élégie sur la mort du général Foy, et plus encore par diverses poésies inédites, chefs-d'œuvre de grâce de mélancolie et de sentiment<sup>5</sup>.»

À la même date, très exactement, Dumas est absorbé par l'écriture d'un «drame» sur Christine de Suède, qu'il entrecoupe par celle d'une longue lettre à sa maîtresse Mélanie Waldor, qui s'étend ainsi sur la journée entière: «6 h.  $\frac{1}{4}$ . Me voilà en tête à tête avec le Genevois qui se doléante, et écrit à Genève à un de ses amis afin de me remettre la lettre qui partira franche de port. Vraiment je m'affecte véritablement sur notre malheureuse espèce humaine quand je vois combien elle cherche le malheur avec une lanterne; il a un malheur réel, c'est celui d'être menacé de se trouver bientôt sans argent à Paris, hé bien ce n'est pas celui-là qui l'afflige, il va chercher des tortures morales qui n'ont pas le sens commun. Et si je lui parlais des miennes qui ne naissent que de l'amour, il ne les comprendrait pas plus que je ne comprends les siennes, [...] nous sommes l'écho l'un de l'autre, l'ombre l'un de l'autre, la glace où chacun de nous se réfléchit. Il me demandait si j'avais la passion de la gloire, je l'ai regardé en face comme s'il me parlait une langue étrangère, il y a six mois je l'aurais compris tout de suite, mais maintenant un amour quel qu'il soit autre que ton amour, un sentiment dont tu ne sois pas la source ou le but, oh voilà

## UN JEUNE POÈTE GENEVOIS

ce que je ne comprends plus, voilà ce qui me fait rire et hausser les épaules<sup>6</sup>. »

Une semaine plus tôt, le jeune poète fraîchement débarqué à Paris est évoqué en des termes plus calculateurs, qui montrent que sa question n'est pas dénuée de pertinence: «J'ai vu [...] le Genevois, il se recommande à nous avec des cris de détresse. Parles-en, cher amour, c'est un homme précieux pour ses admirations, les étrangers s'y laissent prendre comme aux annonces d'un charlatan d'autant plus qu'il est charlatan de bonne foi. Je lui devrai probablement la connaissance d'Hug[o] qui pourra m'être très utile aux Français [...]»<sup>7</sup>. »

L'amitié avec Sainte-Beuve, placée sous le signe d'une coquille originelle, connaîtra quelques savoureux rebondissements posthumes: «Je me suis très lié avec un jeune homme de vingt-trois ans, M. de Sainte-Bove [*sic*], l'un des rédacteurs du *Globe*. Il fait des poésies délicieuses; du reste il est assez extraordinaire, un peu indéfinissable, du moins original, se livrant à ses inspirations, et aussi ennemi des *romantiques de convention* que des *classiques encroûtés*<sup>8</sup>. » Sainte-Beuve, avant d'être celui qui a opéré une biographisation systématique de la critique littéraire, est en effet aussi le créateur d'un écrivain fictif, Joseph Delorme, mort phtisique, dont il prétendait seulement recueillir et publier les poèmes et les pensées. La préface de *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme*, datée de février 1829, commence par ces lignes: «L'ami dont nous publions en ce moment les œuvres nous a été enlevé bien jeune, il y a environ cinq mois. Peu d'heures avant de mourir, il a légué à nos soins un journal où sont consignées

les principales circonstances de sa vie, et quelques pièces de vers consacrées presque toutes à l'expression de douleurs individuelles<sup>9</sup>. » La plupart des traits psychologiques de cette affabulation biographique se confondent avec ceux de Sainte-Beuve, mais la date de son décès et la maladie qui en est la cause, comme la tonalité mélancolique et plaintive qui imprègne ce livre en déclinant le poète mourant dans le registre de la misère sociale, ne peuvent manquer de faire penser au poète genevois.

Balzac en était sans doute conscient lorsqu'il rédigea, en 1843, une biographie comique de Joseph Delorme dans sa *Monographie de la presse parisienne*: « Joseph Delorme naquit d'une femme morte, aux Eaux-Vives, près Genève. Il eut pour parrain le sieur Gali, pasteur de l'Église réformée, et pour marraine la jolie madame Mathias, catholique. De ce compérage vient son indécision religieuse, le va-et-vient de sa pensée, et les incohérentes images de son style<sup>10</sup>. » Le lieu d'origine ou le décès de la mère à la naissance sont des traits biographiques qui renvoient davantage au poète genevois qu'au double fictif de Sainte-Beuve, « né dans un gros bourg voisin d'Amiens<sup>11</sup> ». Il y a plus: dans le recueil posthume des *Poésies* de Galloix, publié en 1834, on peut lire un long poème de Sainte-Beuve, « Le suicide », dont le poète genevois avait sans doute fait une copie, et que ses amis, le croyant de lui, ont publié sous son nom. Pourtant le préfacier, reprenant (on le verra) un argumentaire de Hugo, nous avait mis en garde contre tout risque de confusion: « Car Galloix n'est pas, comme Joseph Delorme, un être imaginaire, un pseudonyme qui emprunte à une tombe vide

l'intérêt d'un trépas supposé. Non, la mort a réellement frappé; elle a mis son sceau de plomb sur la bouche du poète<sup>12</sup>. »

En quelques années, le subterfuge de l'auteur de *Joseph Delorme* est devenu un secret de Polichinelle et Sainte-Beuve, dans la première édition de ses *Poésies complètes* en 1840, prolonge de façon purement ludique, dans une note au «Suicide», ce jeu de dédoublement: «Cette pièce s'est trouvée depuis insérée (sans qu'on s'explique comment) dans les *Poésies* posthumes d'Imbert Galloix (Genève, 1834): nous la maintenons à Joseph Delorme. Il suffirait d'en remarquer les rimes scrupuleuses et presque superstitieuses d'exactitude pour y reconnaître le nouveau converti à *la rime*; Galloix n'a pas du tout le même système<sup>13</sup>. »

Sainte-Beuve sera également l'un des analystes les plus lucides de la trajectoire de Galloix dans la capitale française. Son témoignage est recueilli en 1830 par un jeune écrivain vaudois, Juste Olivier, parti faire de courtes études à Paris trois ans après son compatriote: «Nous disons quelques mots de la Suisse, des questions littéraires qui y sont aussi parvenues, des Genevois. M. Sainte-Beuve en a connu plusieurs, [...] et surtout Galloix dont il m'a ensuite beaucoup parlé. "Il avait du talent, m'a-t-il dit, mais ce n'était pas un talent complet. On aurait pu recueillir, parmi ses dernières pièces, des morceaux qui étaient bien; mais je ne sais ce qu'elles sont devenues. Il était venu ici croyant percer facilement. Tant qu'on ne désire que de la bienveillance, de bonnes intentions, comme on dit, c'est très facile en effet. Mais lorsqu'il s'agit de services réels, d'une activité maté-

rielle, ma foi!... Cependant on l'a aidé, à ses derniers moments [...].<sup>14</sup>» L'auteur termine d'ailleurs le récit de sa longue journée par ce commentaire, qui atteste qu'il a parfaitement intégré la leçon de son prédécesseur et... de son interlocuteur: «Voilà une journée dont on me dira en Suisse qu'elle a été bien remplie. Quant à moi, elle m'a encore plus convaincu d'une chose, c'est que je ne suis pas fait pour vivre ici<sup>15</sup>.»

Galloix était parti pour conquérir Paris, mais à l'ardente et fiévreuse curiosité des premières semaines devait peu à peu faire place un profond découragement: «Un recueil de vers à Paris c'est une goutte d'eau dans l'océan. Il faut des *Cromwell* ou des *Méditations poétiques* pour réveiller l'attention<sup>16</sup>.» «Le tourbillon de Paris m'écrase, cette foule inconnue au milieu de laquelle je suis inconnu, trouble mes sensations, corrompt toutes mes jouissances, éteint en moi toute poésie<sup>17</sup>.» Son pécule épuisé, Hugo et Nodier lui avaient trouvé de menues besognes, mais il ne put se résoudre à s'y astreindre très longtemps. «Il n'avait trouvé ni dans Paris ni en lui-même ce qu'il cherchait. La ville qu'il avait cru voir dans Paris n'existait pas. L'homme qu'il avait cru voir en lui ne se réalisait pas. Son double rêve évanoui, il se laissa mourir<sup>18</sup>.» D'abord victime du mirage parisien, sa situation d'étranger lui a rendu de plus en plus perceptibles les manèges des salons littéraires: «À Paris tout est livré aux coteries. [...] C'est une boue que la république des lettres<sup>19</sup>.» Persévérant quand même dans sa quête d'adoubement, il ressent une déception et une grande culpabilité d'être impliqué dans un milieu dont il s'est fait par ailleurs l'analyste perspicace: «[...] quant à mes rêves de vanité, c'était

## UN JEUNE POÈTE GENEVOIS

encore une illusion dont Paris désabuse. [...] c'est un bien petit mérite de briller dans les salons, puisque j'y ai pu réussir<sup>20</sup>. » « Eh bien ! ma vanité est satisfaite ; [...] et avec cela, le fond, la presque totalité de ma vie, c'est je ne dirais pas le malheur, mais un chancre aride ; un plomb liquide me coule dans les veines ; si l'on voyait mon âme, je ferais pitié, j'ai peur de devenir fou<sup>21</sup>. »

Son désespoir prend souvent les allures du ressentiment, et il en vient à condamner la nation française tout entière, dans une vision qu'il oppose à une Angleterre idéalisée : « En France tout est effacé, corrompu, indifférent, froidement irréligieux ou hypocrite ou fanatique, nation de paille qui s'allume sans échauffer, gens à prétention chez qui tout est superficiel, bêtement enthousiaste, oublieux, vain et léger<sup>22</sup>. » Deux auteurs en vogue échappent pourtant à ce jeu de massacre : Lamartine tout d'abord, jamais rencontré (il était alors à Florence en tant que secrétaire d'ambassade), et que Galloix a donc tout loisir d'idéaliser, notamment en l'anglicisant, comme l'atteste une lettre à son ami Charles Didier, qui avait eu l'occasion de rencontrer en Italie l'auteur des *Méditations* : « Décrivez-le moi de la cravate à la pantoufle. Est-ce bien ce que j'ai rêvé, un lord Byron français ; [...] une atmosphère poétique étrangère qui n'a rien de commun avec la sale atmosphère de nos hommes de lettres parisiens<sup>23</sup> ? » Pour confirmer cette idéalisation, il entreprend même de traduire Lamartine en anglais !

Sur Hugo également, « coryphée de la jeunesse littéraire<sup>24</sup> », Galloix ne tarit pas d'éloges : « [...] tous les jours je me lie davantage avec Victor Hugo [...].

Rien n'est apparat chez lui; il est du petit nombre d'hommes que j'ai connus exempts d'affectation et de petitesse. Ce qu'il vaut, ce n'est pas par lui qu'on l'apprend. [...] toute la jeunesse a pour lui une admiration sans mesure<sup>25</sup>. » L'auteur, déjà si célèbre à vingt-cinq ans, a d'ailleurs multiplié les interventions en faveur de Galloix, afin de lui trouver des tâches alimentaires de traducteur, de copiste ou de rédacteur anonyme de notices biographiques. C'est tout naturellement vers lui que s'est tourné l'écrivain genevois John Petit-Senn, responsable à ses frais de la publication posthume des œuvres de Galloix, pour recueillir des informations sur le séjour parisien et la mort prématurée de son jeune ami. Il cite une brève partie de la réponse de Hugo (quelque peu modifiée) dans une note d'accompagnement d'un poème consacré à son compatriote disparu. Voici un extrait de cette lettre, à ma connaissance jamais publiée intégralement ni dans sa version originelle :

« Quant à Galloix, le peu que j'ai fait pour lui ne vaut pas qu'on en parle. Que dans les arts, le moins pauvre aide le plus pauvre, il ne fait que devoir. Mes amis et moi n'avons fait que le nôtre en cette occasion. [...] Dites, si vous le jugerez à propos, qu'il y avait à Paris un honnête homme, nommé Victor Hugo, faisant des vers comme Galloix, qui les faisait souvent mieux que lui; que ce Victor Hugo n'en fut pas jaloux, chose rare en poésie, et l'aida du mieux qu'il put à vivre ses derniers jours – pauvre Galloix. Enfin, monsieur, usez de mon nom en cela comme il vous plaira. Je vous l'abandonne tout à fait. Je le livre avec pleine confiance à votre bienveillance pour moi, à votre amitié pour Galloix. Mon nom est peu

## UN JEUNE POÈTE GENEVOIS

de chose, mais quel est le nom qui a gagné quelque valeur à être écrit sur un tombeau<sup>26</sup> ? »

Peu de temps avant la sortie de l'édition posthume, Hugo consacre au poète genevois un article ému, publié dans *L'Europe littéraire* du 1<sup>er</sup> décembre 1833, et s'inscrivant dans la lignée de *Stello* (1832), ouvrage de Vigny sur les poètes que la société bourgeoise et utilitaire condamne à mort. Vigny, dont l'empathie enthousiaste ne s'embarrasse pas de précisions, confond d'ailleurs dans son *Journal* Évariste Galois, mathématicien français tué en duel à vingt et un ans en 1833, avec le Galloix helvétique décédé cinq ans plus tôt : « Évariste Gallois [*sic*] à dix-sept ans inventeur comme Pascal, s'est fait tuer par désespoir d'être méconnu. C'est le Chatterton de la Suisse. J'ai donc bien fait d'écrire *Stello*<sup>27</sup>. » Chatterton est ce poète anglais mort jeune et tragiquement avant d'avoir réalisé ses espérances dont Vigny fera le héros d'une pièce du même nom (1835), en déclarant avoir « voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste<sup>28</sup> ». Plaidoyer politique pour les jeunes poètes persécutés, le texte de Hugo pose également Galloix en « symbole » d'une jeunesse victime d'une société oppressive : « Ymbert Galloix, pour nous, n'est pas seulement Ymbert Galloix, il est un symbole. Il représente à nos yeux une notable portion de la généreuse jeunesse d'à présent. Au dedans d'elle, un génie mal compris qui la dévore ; au dehors, une société mal posée qui l'étouffe. » Pour en témoigner, Hugo transcrit une longue et émouvante lettre de Galloix, qu'il appelle lui-même « l'autopsie d'une âme » :

«Comme il croyait peu à la valeur essentielle et durable de sa prose ou de ses vers, comme il n'avait eu le temps de réaliser aucun de ses rêves d'artiste, il est mort avec la conviction désolante que rien de lui ne resterait après lui. Il se trompait.

«Il restera de lui une lettre.

«Une lettre admirable, selon nous, une lettre éloquente, profonde, malade, fébrile, douloureuse, folle, unique; une lettre qui raconte toute une âme, toute une vie, toute une mort; une lettre étrange, vraie lettre de poète, pleine de vision et de vérité.

«Cette lettre, l'ami auquel Ymbert Galloix l'adressait a bien voulu nous la confier. La voici. Elle fera mieux connaître Ymbert Galloix que tout ce que nous pourrions dire<sup>29</sup>.»

Hugo, après l'avoir ainsi donnée à lire, reprend la parole en un long commentaire qui engage son propre rapport à l'écriture: «Quel roman, quelle histoire, quelle biographie que cette lettre! Certes, ce n'est pas nous qui répéterons les banalités convenues, ce n'est pas nous qui exigerons que toutes souffrances peintes par l'artiste soient constamment éprouvées par l'artiste [...]. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer que ce qu'il y a de particulièrement poignant dans la lettre que nous venons de citer, c'est que celui qui l'a écrite en est mort. Ce n'est pas un homme qui dit: Je souffre, c'est un homme qui souffre; ce n'est pas un homme qui dit: Je meurs, c'est un homme qui meurt. Ce n'est pas l'anatomie étudiée sur la cire, ni même sur la chair morte; c'est l'anatomie étudiée nerf à nerf, fibre à fibre, veine à veine, sur la chair qui vit, sur la chair qui saigne, sur la chair qui hurle<sup>30</sup>.»

## UN JEUNE POÈTE GENEVOIS

L'échec existentiel et littéraire constitue une œuvre («quel roman, quelle histoire, quelle biographie») à la place de celle dont elle constate l'avortement: «Cet homme qui n'avait pour les biographies qu'une prose assez incolore et pour ses élégies qu'une poésie assez languissante, le voilà tout à coup admirable écrivain dans une lettre. Du moment où il ne songe plus à être prosateur ni poète, il est grand poète et grand prosateur<sup>31</sup>.» Et Hugo ajoute cette phrase qui aurait certainement ravi le jeune poète genevois, si admiratif et envieux des poètes anglais qu'il en était venu à signer James Galloix ses dernières lettres à ses amis: «Ymbert Gallois qui souffre vaut Byron<sup>32</sup>.»

JEAN-PHILIPPE RIMANN

23. «Bucolicos dè Virjile, in dix Ecloguès, traduites in vers héroïcos & dialecte Gruveren per on Poète Helvète-Nuithonien, & dèdiayès à tits les Compatriotes, Amateurs dè la Poësie & Protecteurs deis Hienhes & deis Arts. A Frubouarg in Suisse», *Journal de Lausanne*, 27 mars 1790, p.50; et «Belles-lettres. Fragment de la cinquieme Éclogue de Virgile, traduite en vers patois de Gruyere», *ibid.*, 8 mai 1790, p.76.
24. «Von der Volkssprache im Canton Freyburg», *Helvetischer Almanach für das Jahr 1810*, Zurich, Orell, Füssli und Compagnie, s.d., p. 123-126. On ignore la date de la mort de Python, mais cet article de 1810 nous le présente comme un auteur décédé.
25. Gabriel SEIGNEUX DE CORREVON, *Les Muses helvétiques, ou recueil de pièces fugitives de l'Helvétie, en vers et en prose*, Lausanne, Marc-Michel Martin, 1775; Philippe-Sirice BRIDEL, *op. cit.*
26. Voir l'avant-propos de Samuel-Élisée BRIDEL, *Les Délassemens poétiques*, Lausanne, François Lacombe, 1788, p.III-XIV. À l'égard des poètes mentionnés ici, nous nous permettons de renvoyer à notre étude citée plus haut.

UN JEUNE POÈTE GENEVOIS DANS  
«LA MÉNAGERIE LITTÉRAIRE DE PARIS»

1. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à John Petit-Senn, 23 janvier 1828, Bibliothèque de Genève (BGE), Ms. fr. 7262.
2. *Ibid.*
3. Victor HUGO, «Ymbert Gallois», dans *Littérature et philosophie mêlée*, repris dans *Œuvres complètes. Critique*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1985, p.191-192. Hugo usera toujours du Y plutôt que du I pour écrire le prénom de Galloix, l'erreur

NOTES

vient sans doute du fait que ce dernier signait souvent « J Galloix », d'un *J* ressemblant fort à un *Y*.

4. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à John Petit-Senn, 16 décembre 1827, BGE, Ms. suppl. 151.
5. *Ibid.*
6. *Lettres d'Alexandre Dumas à Mélanie Waldor*, éd. Claude SCHOPP, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p.75.
7. *Ibid*, p.71.
8. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à François Grast, 12 février 1828, citée dans Eusèbe-Henri GAULLIEUR, « Jacques-Imbert Galloix. Esquisse biographique », *Revue suisse*, 12, 1849, p.708.
9. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme*, éd. Jean-Pierre BERTRAND et Anthony GLINOER, Paris, Bartillat, 2004, p.39.
10. Honoré de BALZAC, *Monographie de la presse parisienne*, dans *Les Journalistes*, Paris, Arléa, 1991, p.119.
11. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme*, *op. cit.*, p.3.
12. David-Étienne GIDE, « Notice sur J. I. Galloix », dans Jacques-Imbert GALLOIX, *Poésies*, Paris, Cherbuliez, 1834, p.XXIV.
13. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1840, p.32.
14. Juste OLIVIER, *Paris en 1830*, Paris, Mercure de France, 1951, p.93 [9 juin 1830].
15. *Ibid*, p.103.
16. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à John Petit-Senn, 16 décembre 1827.
17. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à François Grast,

- 12 février 1828, citée dans Eusèbe-Henri GAULLIEUR, «Jacques-Imbert Galloix. Esquisse biographique», art. cit., p. 705.
18. Victor HUGO, «Ymbert Galloix», art. cit., p. 193.
19. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à John Petit-Senn, 16 décembre 1827.
20. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à François Grast, 12 février 1828, citée dans Eusèbe-Henri GAULLIEUR, «Jacques-Imbert Galloix. Esquisse biographique», art. cit., p. 705.
21. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à Charles Didier, 11 décembre 1827, citée dans Victor HUGO, «Ymbert Galloix», art. cit., p. 200.
22. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à François Grast, 12 février 1828.
23. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à Charles Didier, 11 décembre 1827, citée dans Victor HUGO, «Ymbert Galloix», art. cit., p. 199.
24. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à John Petit-Senn, 23 janvier 1828.
25. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à François Grast, 12 février 1828, citée dans Eusèbe-Henri GAULLIEUR, «Jacques-Imbert Galloix. Esquisse biographique», art. cit., p. 704, 708.
26. Lettre de Victor Hugo à John Petit-Senn, 17 octobre 1829, BGE, Ms. fr. 7263.
27. Alfred de VIGNY, *Journal d'un poète*, avril 1833, dans *Œuvres complètes*, éd. Fernand BALDENSPERGER, t. II, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1948, p. 984.
28. Alfred de VIGNY, *Œuvres complètes*, éd. François GERMAIN et André JARRY, t. I, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1986, p. 759.

NOTES

29. Victor HUGO, «Ymbert Gallois», art. cit., p. 194.

30. *Ibid.*, p. 203-204.

31. *Ibid.*, p. 205.

32. *Ibid.*, p. 204.

DE LA «PETITE FRANCE MYSTIQUE ET RÊVEUSE»  
À LA «VRAIE SUISSE»

1. On en trouvera la transcription dans les *Œuvres complètes* de NERVAL, t. I, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1989, p. 1321. Voici les phrases consacrées à la Suisse: «Tu sais que je voulais descendre par l'Italie afin d'avoir encore un peu de beau temps; mais à Lyon, on m'a dit que les routes des Alpes étaient mauvaises et couvertes de neige; de sorte que je me suis dirigé vers Genève, afin de voir du moins la Suisse que je n'avais pas vue encore. J'ai pris par Bourg, Nantua et Ferney. Je suis resté deux jours à Genève et voyant le beau temps venir j'ai pris le bateau à vapeur pour Lausanne. La journée a été magnifique. J'ai pu me rendre compte du moins des plus beaux effets de la nature en Suisse. J'ai débarqué à Lausanne vers 3 heures et je suis reparti le soir même pour Bâle, à Bâle j'ai trouvé une fort belle ville, la plus belle de la Suisse assurément. Seulement il y faisait très froid. Ensuite, par Aarau, je suis arrivé à Zurich où j'avais quelques études à faire. Le lendemain, j'ai pris la poste pour Constance, puis le bateau à vapeur qui m'a conduit à Lindau. Là j'étais en pleine Allemagne.»
2. Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, éd. Jean GUILLAUME et Claude PICHOS, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1984, p. 173.
3. Sur le rapport de Nerval aux arts plastiques, voir